

Benjamin Koerber, Conspiracy in Modern Egyptian Literature

Richard Jacquemond

▶ **To cite this version:**

Richard Jacquemond. Benjamin Koerber, Conspiracy in Modern Egyptian Literature. Arabica, 2019, 66 (1), pp.179-184. hal-03086618

HAL Id: hal-03086618
https://amu.hal.science/hal-03086618

Submitted on 22 Dec 2020

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Benjamin Koerber, *Conspiracy in Modern Egyptian Literature*, Edimbourg, Edinburgh University Press (« Edinburgh Studies in Modern Arabic Literature », 18), 2018, 236 p., ISBN: 978-1-4744-1744-0, 71,09 € relié.

Partant du constat que la question de ce qu'il appelle tantôt théorie du complot, tantôt *conspiracism* (complotisme, ou plutôt conspirationnisme), est généralement étudié dans le champ politique, alors qu'il s'agit d'un phénomène qui traverse tout le champ culturel, Benjamin Koerber (*assistant professor* de langue et littérature arabes à Rutgers University) se propose dans ce livre d'en étudier les manifestations dans la production littéraire égyptienne moderne. Après avoir souligné, exemples à l'appui, la fluidité des circulations des « théories du complot » en Égypte, entre culture de l'élite lettrée et culture populaire, ou encore entre idéologies politiques opposées, mais aussi, sur un plan théorique, le « continuum commun de pratiques interprétatives critiques » (p. 11)[1] entre le conspirationnisme et le travail de l'érudition, il propose de considérer comme *conspiracist* les textes réunissant trois traits principaux : une « théorie réductionniste de l'agentivité » (un acteur hypertrophié est doté de tous les pouvoirs, les masses, ou le protagoniste du récit conspirationniste lui-même étant dépourvu de toute autonomie) ; des thèmes apocalyptiques ; une *hubris* interprétative (surinterprétation, pratique de lecture « paranoïaque »), étant entendu que ces tropes (et d'autres sous-thèmes) ne sont pas toujours présents avec la même intensité mais « tiennent souvent ensemble avec une cohérence assez remarquable pour justifier l'investigation » (p. 14).

On l'explique souvent par le contexte historique et politique (l'histoire de l'impérialisme occidental au Moyen-Orient est bien aussi de part en part une histoire de complots), on le décrit en termes psychologiques (paranoïa, projection, « agency panic »), mais il faut aussi, relève justement Koerber, souligner le lien entre affects, désir de connaître et doute conspirationniste. Son étude analyse ces traits dans un ensemble réduit d'œuvres littéraires de la seconde moitié du XX^e^ siècle, suivant une progression chronologique, depuis les années 1950 jusqu'à des textes postérieurs à la révolution de 2011.

Le chapitre premier s'ouvre sur une comparaison éloquente entre les premiers procès pour « conspiration » organisés dans les années suivant le coup d'État des Officiers libres en 1952 et plusieurs pièces de théâtre de ʿAlī Aḥmad Bākaṯīr (1910-1969), un écrivain qui fut compagnon de route, si l'on peut dire, des Frères musulmans. Ces pièces qui « déploient les tropes éternels du style paranoïaque » (p. 35) – misogynie, hégémonie des sociétés secrètes, kitsch apocalyptique – sur fond d'antisémitisme présentent une véritable homologie de

1 Citations de l'original anglais traduites par nous.

structure avec le discours politique des Officiers libres. « La *Weltanschauung* conspirationniste peut être considérée comme dépendant des mêmes procédés de représentation que la mise en scène théâtrale traditionnelle » (p. 31). À l'opposé de ce théâtre militant, Koerber donne une belle analyse de la pièce « expérimentale » de Youssef Idris (1927-1991) *al-Muḥaṭṭaṭīn* (1969), à la fois mise en scène d'une conspiration et satire du pouvoir et du conspirationnisme.

Le chapitre 2 s'attaque à l'un des textes les plus sulfureux de la littérature arabe moderne, les *Kuss-ummiyyāt* (traduction libre : les « Nique-ta-mèreries ») de Nagīb Surūr (1932-1978), suite de poèmes épigrammatiques composés dans les années 1969-1975 et qui circulèrent sous forme d'enregistrements clandestins avant d'être publiés en ligne en 1998 par le fils de l'auteur, Šuhdī Surūr. Véritable inventeur d'un théâtre « indigénisé »[2], Nagīb Surūr a aussi marqué ses contemporains par sa personnalité d'écorché vif et ses provocations, dont les *Kuss-ummiyyāt* sont la trace pérenne. Cette œuvre dont tout le monde dans les milieux littéraires égyptiens et au-delà connaît au moins le nom, n'avait jusqu'ici jamais été l'objet d'une étude sérieuse et c'est un des mérites de Koerber que de s'y atteler ici. La raison première de cette lacune est probablement liée à la question de la santé mentale de son auteur que pose immanquablement ce texte, dont un de passages les plus troublants est justement celui où Surūr évoque son séjour forcé à l'hôpital psychiatrique d'al-ʿAbbāsiyya. « Plutôt que de trancher sur un choix aisément trompeur entre intentionnalité de l'auteur et psychose – c'est-à-dire répondre à la question : "Surūr était-il vraiment fou ?" » (p. 58), Koerber élabore dans ce chapitre une fine analyse de la « poétique conspirationniste » très particulière de Surūr, où complots et polémiques se mêlent dans un vaste réseau intertextuel de pièces de théâtre, poèmes, contes et récits folkloriques. Il donne en outre dans ce chapitre une traduction de morceaux choisis (plus de 160 vers sur un total de 715 ; l'original arabe est reproduit en annexe dans son intégralité [p. 174-194], à l'exception d'une partie des « *mutatābiʿāt ʿalā l-Kuss-ummiyyāt* » [suites aux N.]).

À l'inverse, le chapitre 3 est consacré à l'un des romans égyptiens modernes les plus consacrés et les plus étudiés qui soient : *al-Laǧna* (1981)[3] de Sonallah Ibrahim (né en 1937). C'est l'occasion pour Koerber de poser une question fondamentale pour les sciences sociales : quelles sont les limites de la suspicion ? En effet, la quête du héros d'*al-Laǧna* repose sur l'idée que les acteurs ou les

2 Voir notre analyse de l'innovation théâtrale de Nagīb Surūr : Richard Jacquemond, *Entre scribes et écrivains : le champ littéraire dans l'Égypte contemporaine*, Arles, Actes Sud-Sindbad (« La bibliothèque arabe : Hommes et sociétés »), 2003.

3 Sonallah Ibrahim, *al-Laǧna*, Beyrouth, Dār al-kalima, 1981 ; *id.*, *Le Comité*, trad. Yves Gonzales-Quijano, Arles, Actes Sud (« Mondes arabes »), 1992.

forces qui dominent le monde ont intérêt à dissimuler la vérité, contrariée par un « Comité », allégorie du Pouvoir en général. Or, comme le montre Koerber, cette quête donc, tout en symbolisant la fonction libératrice du savoir (d'où la lecture critique très favorable qui a été généralement faite d'*al-Laǧna*), présente de nombreux éléments de convergence avec la démarche conspirationniste, ce qui justifie le réexamen critique du roman auquel il se livre, renouvelant du même coup notre lecture de ce texte majeur. Koerber conclut ce chapitre en soulignant les « parallèles importants qu'il convient de faire entre les formulations de soupçons conspirationnistes par le héros [d'*al-Laǧna*] et celles publiquement exprimées par [Sonallah] Ibrahim » (p. 115) et, en particulier, la cohérence profonde qui unit le « virage autoritaire » de ce dernier après le coup d'État de juillet 2013 et le récit du complot et du soupçon.

Il aurait été intéressant d'aller plus loin et de comparer le héros d'*al-Laǧna* à ses alter egos de *Naǧmat Aġustus* (1974)[4], *Bayrūt Bayrūt* (1984)[5] ou *Warda* (2000)[6] : dans ces trois romans, comme dans *al-Laǧna*, les héros et narrateurs à la première personne sont des intellectuels plus ou moins marginalisés qui présentent divers traits communs avec l'auteur. Le récit tourne largement autour d'une quête de la vérité qu'ils poursuivent en dépit des obstacles que mettent sur leur route les pouvoirs en place ou leurs agents et, si leur fin est moins tragique que celle du héros d'*al-Laǧna*, ils sont néanmoins contraints de mettre fin à leur enquête après avoir subi diverses formes de pressions ou de menaces de la part des représentants du pouvoir. Ce qui est frappant dans ces différents récits, mais aussi dans les prises de position politiques les plus fameuses de Sonallah Ibrahim (son refus du prix du ministre égyptien de la Culture en 2003 comme son soutien déclaré à l'armée en 2013), c'est somme toute l'idée que l'écrivain, en tant qu'intellectuel, est porteur de valeurs et de connaissances sur sa société qui lui confèrent une autorité du même ordre que celle du pouvoir, qu'elle s'exprime en opposition ou en soutien à ce pouvoir.

On pourrait faire les mêmes remarques à propos de Gamal Ghitany (1945-2015), à qui Koerber consacre le chapitre suivant de son livre. L'étude porte ici sur un roman relativement négligé dans l'abondante production (plus de cinquante titres) de cet écrivain : *Ḥikāyāt al-ḥabīʾa* (2002), titre que Koerber traduit joliment par *Tales of the Treasure Trove*. La figure centrale de la conspiration analysée ici est celle du dirigeant homosexuel (déjà relevée à propos de

4 *Id.*, *Naǧmat Aġustus*, Damas, 1974 ; *id.*, *Étoile d'août*, trad. Jean-François Fourcade, Paris, Sindbad (« La bibliothèque arabe : Littératures », 31), 1987.

5 *Id.*, *Bayrūt Bayrūt*, Le Caire, Dār al-mustaqbal al-ʿarabī, 1984.

6 *Id.*, *Warda*, Le Caire, Dār al-mustaqbal al-ʿarabī, 2000; *id.*, *Warda*, trad. Richard Jacquemond, Arles, Actes Sud (« Babel », 708), 2002.

la présence obsessionnelle du *ḫawal* dans les *Kuss-ummiyyāt*) et, au-delà, le rapport d'attirance/répulsion qu'exerce le « déviant » (*šāḏḏ*) sur ses subordonnés et sur le public en général, ce qui nous vaut une belle analyse de la *fitna* comme séduction (p. 126-131), où Koerber exploite finement le célèbre essai de Baudrillard[7]. *Ḥikāyāt al-ḫabīʾa* est aussi un roman à clef où Ghitany met en scène, entre autres, sa relation complexe avec Fārūq Ḥusnī, dont le long règne à la tête du ministère égyptien de la Culture (1987-2011) se confond pratiquement avec celui du président Moubarak : le lecteur reconnaît rapidement le double romanesque de Fārūq Ḥusnī dans le personnage de Fayrūz Baḥrī, dont la rumeur fait un homosexuel. Fondateur (1993) et rédacteur en chef (jusqu'en 2011) de l'hebdomadaire littéraire *Aḫbār al-adab*, Ghitany y a engagé de multiples polémiques avec Fārūq Ḥusnī, et Koerber conclut ce chapitre sur cette rivalité entre les deux hommes qu'il analyse comme « un échange de défis, un jeu de séduction, chacun tentant de s'attribuer le rôle du séducteur et non celui du séduit » (p. 141).

Si cette conclusion paraît en adéquation avec le contenu du roman, elle ne satisfait pas pleinement l'auteur de ces lignes, d'autant que, comme le rappelle Koerber, cette rivalité qui « fut longtemps une sorte d'énigme pour les observateurs, compte tenu de la manière, de la fréquence et du ton des attaques du romancier et de l'étonnant détachement avec lequel le ministre y répondait » (p. 139) cessa brusquement au milieu de l'année 2007, quand Ghitany se vit décerner le prix d'État de littérature, alors la plus haute récompense officielle pour un écrivain égyptien. Sans récuser la lecture en termes d'affects et d'émotions proposée par Koerber, il me paraît indispensable d'y ajouter une lecture plus sociologique et de rappeler qu'*Aḫbār al-adab* fut dans les années 1990-2000 le principal outil de la stratégie de consolidation de la position de pouvoir de Ghitany au sein du champ culturel (plutôt que strictement littéraire) égyptien, et c'est d'abord de ce point de vue qu'il faudrait analyser ses rapports complexes avec Fārūq Ḥusnī. D'autre part, et comme dans le chapitre précédent, l'analyse proposée aurait pu être enrichie par une comparaison avec d'autres romans de Ghitany centrés autour de ces mêmes tropes de la rumeur, de la séduction et de la puissance sexuelle : on pense en particulier à l'un des plus anciens, *Waqāʾiʿ ḥārat al-zaʿfarānī* (1976)[8], preuve que ces thématiques n'ont pas cessé de hanter le romancier.

7 Jean Baudrillard, *De la séduction*, Paris, Galilée, 1979.

8 Gamal Ghitany, *Waqāʾiʿ ḥārat al-zaʿfarānī*, Le Caire, Dār al-ṯaqāfa l-ǧadīda, 1976 ; *id.*, *La mystérieuse affaire de l'impasse Zaafarani*, trad. Khaled Osman, Arles, Sindbad (« La bibliothèque arabe : Littératures »), 1997.

Le dernier chapitre, intitulé « Paranoia in the Second Degree », interroge trois romans récents, œuvres de jeunes écrivains parmi les plus remarqués de la génération post-2000, « qui mettent la théorie du complot entre guillemets » (p. 143) : *Kitāb al-ṭuġrā* (2011) de Youssef Rakha (né en 1976)[9], *ʿĀm al-tinnīn* (*L'année du dragon*, 2012) de Muḥammad Rabīʿ (né en 1978)[10] et *Istiḥdām al-ḥayāt* (2016) d'Ahmed Naji (né en 1985)[11], que Benjamin Koerber a par ailleurs traduit en anglais[12]. Dans ces trois romans, les thématiques conspirationnistes sont omniprésentes, sous différentes formes et figures, mais sont traitées sur un mode que Koerber qualifie d'ironique, même si cette ironie prend des formes diverses ici et là. Situés dans le présent (les deux premiers) ou dans un futur proche dystopique (le troisième), tous trois ont aussi en commun qu'ils s'écartent plus ou moins fortement du modèle réaliste et emportent le lecteur dans des intrigues labyrinthiques où les auteurs jouent abondamment avec les codes de la littérature tant arabe que mondiale qu'avec les figures et les thèmes conspirationnistes. Ce dernier chapitre est particulièrement intéressant en ceci qu'il apporte un éclairage sur des œuvres très récentes et encore peu étudiées, tout en soulignant la continuité de la présence de ces figures et thèmes dans la production littéraire égyptienne. Koerber le conclut d'ailleurs en récusant le postulat, « à la mode dans certains cercles de l'histoire littéraire et intellectuelle d'une évolution linéaire des formes narratives qui commencerait avec divers genres de récits réalistes au premier degré et s'achèverait avec le triomphe de parodies et pastiches au second degré. […] En l'occurrence, l'ironie, la parodie et la réflexivité ont toujours à divers degrés imprégné, brouillé et contré les styles et le discours de la Conspiration » (p. 168-169). Le court épilogue qui conclut le livre de Koerber nuance encore davantage cette conclusion, dans quelques pages consacrées à l'autobiographie en deux parties de Raḍwā ʿAšūr (1946-2014), *Aṯqal min Raḍwā* (*Plus lourd que Raḍwā*, 2013) et *al-Ṣarḫa* (*Le cri*, 2015), où cette dernière « entrecroise des réflexions incisives sur les avancées et reculs de la Révolution et de sobres descriptions de sa lutte contre le cancer » (p. 171). Depuis le 25 janvier 2011 en effet, « l'Égypte a connu une véritable explosion de conspirationnisme aussi bien de la part des voix révolutionnaires que contre-révolutionnaires » (p. 170) et l'un des fils conducteurs des deux derniers livres de ʿAšūr est une sorte de méditation sur la *waswasa*, qui prend ici le sens de suspicion ou doute conspirationniste, présenté

9 Youssef Rakha, *Kitāb al-ṭuġrā*, Le Caire, Dār al-šurūq, 2011 ; *id.*, *Le livre des cercles : quand l'Histoire fait des siennes dans la cité martienne*, trad. Philippe Vigreux, Genève, Zoé, 2017.

10 Muḥammad Rabīʿ, *ʿĀm al-tinnīn*, Le Caire, al-Kutub Ḫān li-l-našr wa-l-tawzīʿ, 2012.

11 Ahmed Naji, *Istiḥdām al-ḥayāt*, Le Caire, Manšūrāt Marsūm, 2016.

12 Ahmed Naji, *Using Life*, illustrated by Ayman Al Zorkany, Austin, University of Texas Press, 2017.

tantôt comme nécessaire et inévitable, tantôt comme « une force insidieuse et affaiblissante à laquelle il nous faut résister pour notre bien-être individuel et collectif » (p. 173). Ainsi, conclut Koerber, le dernier opus de Raḍwā ʿAšūr « nous permet de reconnaître que nous sommes tous – auteurs et critiques, lecteurs et écrivains, révolutionnaires et contre-révolutionnaires – susceptibles d'être impliqués dans les théories du complot sur et autour de la littérature égyptienne moderne » (p. 173). Conclusion réflexive et peut-être un peu facile, mais qui a le mérite de souligner la difficulté, voire l'impossibilité, de tracer une ligne de démarcation claire et univoque entre doute herméneutique et doute conspirationniste.

Un des aspects les plus fascinants de *Conspiracy in Modern Egyptian Literature* est qu'il révèle la continuité de la présence de ces figures à la fois rhétoriques et idéologiques dans des œuvres et chez des auteurs extrêmement divers, dans leurs positionnements esthétiques et politiques comme dans leur statut critique (tantôt canoniques, tantôt mineurs ou peu reconnus), et qui s'étalent sur plus d'un demi-siècle d'histoire littéraire et intellectuelle. Une fois le livre refermé, on se prend à s'étonner qu'un phénomène aussi présent dans la culture égyptienne moderne n'ait pas été étudié plus tôt, comme si la difficulté ou les risques de l'entreprise avaient rebuté les chercheurs. Armé d'un bagage théorique et critique à toute épreuve, Benjamin Koerber évite brillamment les écueils dans lesquels cette étude aurait pu tomber et nous donne une monographie toute en finesse, où la distance critique n'est jamais incompatible avec l'empathie. On regrettera seulement qu'il n'ait pas osé pousser plus loin le lien entre les dimensions littéraires et culturelles du conspirationnisme égyptien et ses dimensions plus proprement politiques, et cela d'autant que les rares fois où il s'y risque, en particulier dans le chapitre premier, il est très convaincant. Il est vrai que, dans le contexte actuel, égyptien et plus encore global, la question est particulièrement délicate. Espérons que ce livre, qui devrait intéresser bien au-delà du cercle étroit des spécialistes de littérature arabe moderne, ouvrira la voie à d'autres études sur ces thèmes dans d'autres régions de l'aire littéraire et culturelle arabe.

Richard Jacquemond
Aix Marseille Univ, CNRS, IREMAM, Aix-en-Provence, France
richard.jacquemond@univ-amu.fr